LIBRES MOTS

La revue du Capital des Mots



N°9

Mars 2026

Sommaire

Édito : Éric Dubois & Pierre Kobel

Poèmes de :

- Anne Poiré Guallino
- Agnès Gueuret
- Jean-Paul Bota
- José Manuel de Vasconcelos
- Didier Ayres
- Catherine Bierling
- Bernard Lucien Messing
- Jean-Paul Morro
- Antoine THT
- Emmanuelle Chaperon
- Gabriel Zimmermann
- Beevy Jalma
- Philippe Branger
- Gabriela Marin
- Georges Friedenkraft
- Émile Dautremer
- Marianne Duriez
- Jean-Marc Feldman
- Marina Cominges
- Stéphane Casenobe
- Patrick Gillard
- Sacha Zamka

Les poètes du Capital des Mots :

- Marie José Pascal

Notes de lecture :

- Didier Ayres

Couverture : Robert Lobet | Encre et acrylique sur papier marouflé sur toile

Page 40 : Pierre Kobel | Collage et poème

Édito

Azezdfzfdfvdfbdf;bdkfbsd;fvsrb;„sfbdf;bsfgkbsdfmb;sdfgbm

Éric Dubois & Pierre Kobel

Anne Poiré Guallino

Mûr à point

Croquer à belles dents
Dans un poème à peine mûr
Que c'est bon
L'acide et le croquant
Le sucré et le frais
Comme c'est fripon
Intensité de la peau
Délicate
Lisse
Brillante
Que c'est bon
Noyau pépins
Puissance de la chair
Tiédie par le soleil
Des mots
Des sons
Que c'est fripon
C'est bon
Élastique et ferme à la fois
Frais
Tout un jus de printemps
Et dans le cœur
La mémoire
Une pulpe unique
Savoureuse
Inoubliablement nourrissante
Racine
De la poésie

Anne Poiré Guallino

Elle est apaïste et a publié une bonne quarantaine de livres aux éditions du Seuil, Artfolage, Frison-Roche... Elle écrit pour petits et grands, roman, théâtre et poésie : https://lesinedits-dannepoire.eklablog.com/
https://poire-guallino.eklablog.com/

Agnès Gueuret

Ce matin, beau soleil !

La ville s'est parée
des couleurs du printemps
en laissant les jonquilles
s'épanouir sur les buttes
qui regardent le fleuve.

J'ai regardé couler
ces eaux semées d'étoiles
sous la lumière intense
qui leur tombait du ciel
depuis la Voie lactée
disparue dans l'azur.

Et j'ai songé soudain
à l'écume des mers
qui devait s'être enfuie
pour laisser place au calme
des vagues sans fureur
argentées, miroitantes.

Oh ! Ces matins d'été
où le regard se perd
dans les bleus qu'un pinceau
aurait revivifiés
après grand nettoyage
et refonte des teintes !

J'ai oublié la nuit
et les journées d'hiver
pour accueillir ce jour
où le printemps couvrait
de parfums et de teintes
et la terre et le ciel.

Agnès Gueuret

Née en 1936 à Rouen, a exercé le métier de comptable. De l'écriture des chiffres à celle des lettres, il n'y a qu'un pas, franchi grâce à un atelier bellilois puis parisien.
Auteure d'une dizaine de livres, elle poursuit son chemin d'écriture à l'écoute de notre monde hic et nunc.

ITINÉRAIRES PARISIENS

Fontaine des Innocents

Les dalles carrelées mouillées d'autour la fontaine des Innocents et les goélands leurs pleurs dans l'air sucré des churros proche ou est-ce le vent son haleine de sucre, dimanche-décembre face les arbres dépouillés à se courber sur quel tourment et à l'arrière-plan les bannes rouge lumière jaune orangé des librairies d'occasion et ces lettres encore jaune d'or et orangé pareillement sur rouge (des bannes), dimanche d'après la pluie et le soir à tomber presque chez Giuseppe on fait la queue pour des crêpes et ce goéland au faîte là du monument comme le regard descend au Dôme sien ces autres à la clé de sol d'un réverbère à souvenir Gérard et ce réverbère-matin où on le retrouva pendu le monument square de la tour Saint-Jacques quelle musique au loin pulse aux applaudissements qui la rythment silence un temps des goélands, etc.

12 21, 15 h 49

*

Porte Saint-Denis

Au crépuscule, ces chansons tsiganes d'autour la porte Saint-Denis ou eux guitares et accordéons posés à l'heure du bilan ou ça les comptes comme dans une œuvre de Quentin Matsys ou, j'imagine… on trinque bière grande et vodka et les lumières de la ville à ras du sol la percée des phares
Des ombres pleurent une nostalgie d'hier et les lions tristes de pierre (et canines retroussées pourtant, l'autre la langue qu'il tire) au-dessus d'eux les voient-ils ? Où tout à la fois s'allume et puis s'éteint et cette enfance mienne qui se pose là, tel l'oiseau, puis s'envole comme je lui tends la main, d'ici ou d'hier et ce pays que je n'ai pas connu ou quoi à l'égal d'eux un matin-genèse qui fut le deuil ou ça d'un deuil qui précéda la naissance la nuit (j'allais écrire déclin) s'en est venue précoce et ces pigeons vers le marchand de fruits ou les librairies d'occasion égarant un cri ou non le dernier peut-être à s'enrouler là-bas autour d'un réverbère comme de l'âme encore du vieux Gérard lierre un drap qu'on essore. Le jour n'est plus dit Salabreuil

11 21, 17 h 38

*

Père-Lachaise – Notes du 27 03 22 (dim.)

Parfois, les cases vides une bougie juste à clignoter une bouteille amochée d'eau minérale en travers que verdit un détergent les toiles d'araignée une feuille morte un numéro au bas de la case
17 h

*

Le noir passé d'une case
Nul nom
À peine une photo n&b en médaillon
Une vie
17 h 10

*

Une case vide

17 h 18

Jean-Paul Bota

Jean-Paul Bota est né en 1968 en région parisienne où il enseigne. Poète, nouvelliste, responsable d'édition, traducteur. Dernière publication : Lieux, Tarabuste (2023). Il collabore à diverses revues.

José Manuel de Vasconcelos

La boussole du temps

Finalement quel est mon siècle ?
Celui d'Ulysse avec son destin errant
dans le navire qui prudemment prend du retard
oubliant son âge,
dévolu à un passé de lubriques
tentations ?
Ou celui de Dante, expulsé sous le signe
violent de la jalousie, inventant dans la terrestre argile
le regard sublimé de Béatrice
pour atteindre les sphères d'un monde impossible ?
Serait-ce peut-être celui du Marquis de Sade
lorsqu'il se couvre de velours dans les corps
entre le jovial muscle ou
la harpe hautaine des seins ?
Quelqu'un m'a dit un jour que c'était
le dix-neuvième siècle, un temps
de grandes pensées bien rangées
de baisemains frémissants et de duels dans la neige,
Oui, pour sûr, celui-là était mon cocon parfait
la rumeur qui me pointait sur la carte
les ruses de la nuit la face captive
où je pouvais m'enfoncer
Nous sommes tout le temps qui nous fait tressaillir
quand la mort est matière vive pour nous
entre l'expérience et l'imagination
Dans chaque matin s'éveille notre vérité
et nous entrons dans cette caméra de miroirs
où brillent les mots des autres les paroles
illuminant notre vide de sentir le monde

*

Autoportrait avec Physalis

Occulte ta splendeur
dans le filigrane du silence
Protège-toi du monde
tandis que tu dilates
ton petit globe doré
Vibre dans le temps
la saveur aigre-douce qui est
habitation de lucidité
volonté tienne d'être couleur mentale
qui irradie le plus authentique
sachant que rien demain ne sera pareil
Bouche guerrière avec ton talisman
de lumière pacifique
se brûlant à la flamme
du monde
profonde aspiration
image vive du pont contenu
entre l'hiver et l'été

*

Encore la pierre de Drummond

Il y avait une pierre au milieu du chemin
j'ai buté contre elle
et je me suis blessé pour toujours

Traduction de Jean-Paul Bota avec l'aimable autorisation de l'auteur

Os Grandes Lagos da Noite – Les Grands Lacs de la nuit, Éditions Húmus, 2021 (Extraits)

José Manuel de Vasconcelos

Né en 1949 à Lisbonne, il y exerce la profession d'avocat.
Poète, essayiste, critique littéraire et traducteur, il collabore aux principales revues littéraires portugaises et a publié divers recueils de poésie.

Didier Ayres

Court après-midi de lumière (partie 1)

I

Celui qui atteint son poème par ce que les poèmes ont de plus haut,

touche au lieu où c'en est fini du monde.

Herberto Helder

Nuit
feuilles soûles
chemin d'onyx
les bois
les usines désaffectées des quais de Saint-Junien
les ombres renversés de janvier.

Des étoiles de sable sur ton front
où s'effondrent
les crépuscules
comme toute barque de fournaise
traversant des cathédrales.

J'ai le goût
du mélange du pain et du sommeil
des robes impeuplées
des pluies noires
du jeûne.

La mort entre deux soleils
soustrait mon visage aux visages
dans sa chasuble
en un pays de neige
et de miroir.

Ainsi qu'un grand coq
la nuit devient désertique
si profonde si calme
l'yeuse
par exemple
la corbeille des ondées
le soir s'anéantit
dans le livre d'argent des choses
les cendres et les escaliers.

II

Parmi les chemises gazeuses
j'ouvre le petit éventail de tes cheveux
au-dessous du grand pont de ciment de la double voie.

Le siècle nouveau se porte au silence
comme une énorme orchidée
là où nous perdîmes notre anxiété.

Cercles de papier
dans le corridor tes yeux.

Je meurs
un peu comme si j'étais entré dans une maison
quand de grandes choses gisaient sur les herbes.

Les ombres du poème se jettent dans le grand tout de l'univers
comme le fait le bateau humide de la durée
quand viennent le réséda et le coquelicot
dans la compagnie de ma fièvre.

Oui j'ai détruit la rivière
l'oratoire des enfants.

Un arbre d'encre
quelquefois calciné
dans l'intelligence des chiffres
des maisons sans personne.

Il subsiste
cette impatience de retrouver le matin
qui tombe comme un objet de verre
dans ta poitrine
où se firent la neige
et tes mains qui me recherchent.

Ô sommeil
quelques mots sur les papillons
le vide
midi
les très divers flots de mille années.

Tu parles le langage des épousés
dans l'odeur de nylon de cette chambre
marchons dans le cédrat
buvons au festin du logis
voilà le beau pays de nos voyages.

Les loups pour tout dire et les buissons
dont j'ai perdu l'existence
parmi quelques étoiles que je ne connais pas.

III

Une résidence où disparaît la mort
le repos la vérité
comme un grand paon de nuit qui brûlerait plusieurs fois
j'ai déplié la beauté
dans des ruelles
toujours en sa nuit ferreuse.

Connais-tu la dormition
de ces grappes d'enfants
qui gravissent l'énigme
et s'endorment ?

Les dieux ont ainsi dormi
ce qui équivaut à la valeur monétaire des bouvreuils.

IV

Sans bruit dansons uniment.

Je réside dans les jacinthes
dans le village algébrique
dans des sortes de nacelles d'herbes
dans la pierre qui ferme le soir
regardant l'œil des chiens
qui sont divinités nouvelles
les cordes d'Orion
l'hiver et les hivers
se rejoignent si facilement dans les avenues.

Tourterelles mentales
les giboulées les empreintes
je fus ici un homme nocturne
plus grand que nature.

Centaures
hippocampes
arbres torrentiels
la guêpe immobile
forgent septembre
et l'après-midi comme une alfange.

Je t'ai gardée en moi
en toute la narcose du froid
tu fus mon amie.

Didier Ayres

Né en 1963. Il a voyagé dans sa jeunesse dans des pays lointains, où il a commencé d'écrire avant de trouver sa voie dans l'activité de poète.
Il écrit aussi pour le théâtre et vit dans le Centre. Il dirige la revue *L'Hôte*. Il chronique sur le web magazine *La Cause Littéraire*.

Catherine Bierling

Accident

La reine des neiges avait un cœur de glace
Moi, un cœur qui se fracasse
Un petit morceau qui se casse
Je voyais ma vie terminée

Des magiciens avec un fil
rouge, cousent dans des veines fragiles
Raccommodant le cœur brisé

Mais qu'en est-il de l'âme
Qui virevolte au milieu des larmes
Dans un absurde cirque sans filets ?

Catherine Bierling

Née en Picardie, elle émigre vers l'Allemagne dans les années 70.
Elle a publié et traduit plusieurs recueils de poésie.
Elle écrit pour la revue de l'APA et le blog Grains de Sel.
Elle a fait plusieurs résidences d'écrivain à l'étranger.

Travaux pratiques

Inspiration longue à déplisser nos alvéoles
Par l'espace de nos lèvres, en bouche-à-bouche, à demi-fermées.
Le passage lent de l'air entre les lèvres joint au dé-plissement
Des grappes alvéolaires fait un bruit très doux aux yeux fermés.

Expiration longue par nos narines grandes ouvertes
En maintenant nos lèvres jointes entrouvertes.
Le passage lent se contracte et le poumon vide d'air
Ne garde qu'un espace mort.

Il y a aussi le chant de la respiration maladive,
Qui, poumons tel le radeau de la méduse,
Ressemble au chuintement des pneus sur le bitume
Goudron cassé, chaud humide et mouvant.

Le chant de tous les tuyaux du corps, artères artérioles,
Veines veinules, lymphatiques.
Le chant des craquements de l'os, des orteils au crâne
En passant par le bassin les vertèbres et les côtes.

Le chant des tendons habiles et du cœur malhabile,
Le chant de l'étirement sans fin des nerfs,
Le chant d'un oiseau dans la gorge profonde,
Le chant du silence de l'apnée se mêlant à l'arrêt du cœur.

*

Deux actes autour du théâtre

Ce matin j'ai vu le jour se lever de ma chambre du 7ème étage de l'aile Est du service de cardiologie de l'hôpital Bichât. Plus claire que le ciel gris, je vois la pierre blanche du Sacré-Cœur. J'attends pour aller au bloc opératoire. C'est là où une représentation de mon *Theater** va se jouer et, comme dirait les personnages du théâtre de Shakespeare : « Je n'ai jamais autant pensé à la mort. » « Et à vous », ajoutais je, ces deux-là, manifestes, imparables…

En salle d'attente du bloc opératoire, au sous-sol dans un lit, j'aperçois au plafond un *ciel bleu* traversé de nuages qui s'amenuisent, de cinq oiseaux migrateurs en vol plané tandis qu'aux bords opposés de neuf carrés jointifs s'insinuent des branches de fruitiers aux fleurs blanches et roses où s'insinue un épineux.

J'écris ce matin pour différer le rendez-vous avec le premier acte, continuer à vivre avec le second, dans lequel se déchire le ciel gris pour revoir, mieux qu'aujourd'hui, *le trou de ce ciel* ivre et sans fin.

* Theather-room est le nom anglais du bloc opératoire

Bernard Lucien Messing

Il fut clinicien chercheur à l'APHP pendant quatre décennies.
Poète et plasticien, dernières publications :
L'Homme 100 têtes avec Émilie Champenois Le livred'art éd. Paris 2019 ;
Bérets avec Al Martin Tandem éd. Belgique 2020 ;
et extraits de recueils in *Bleu d'encre* 2022 et L'hôte n° 13 2025.

Je dépose enfin mon fusil,
J'écris les poèmes tapis dans ma gorge,
Arrière-goût d'humus et d'argile.
La guerre me renvoie chez moi,
Roulement de tambour dans les oreilles,
Baluchon sale dans la tête,
Visage fatigué de clandestin.
Aucun stigmate ne ponctue plus mon passé assourdi,
Ni les silhouettes infidèles,
Ni les rumeurs enfantines.
Seule une mémoire mutilée escorte mes journées.

*

Des roues de cristal me portent
À travers des fumées de gravats.
Je traverse le ruissellement des lianes
Et je salue, à la proue de la lumière
La patience des agneaux.
J'emporte sur mon dos, vaste comme une grange
Une provision de blé loin des montagnes.
Mes lacs deviennent mers au bord des sentiers
Et des amandiers s'envolent sous le vert de la pluie.
L'avance de l'heure s'accroît
Et sous mes pas, un port naîtra.

Jean-Paul Morro

Né à Oran, hispaniste de formation et enseignant par vocation. Passionné de photographie plasticienne.
Après une carrière d'enseignant dans le Gers, il vit entre le Tarn et l'Hérault.
Auteur d'un roman et d'un recueil de nouvelles, il anime un atelier d'écriture créative dans le cadre d'une association culturelle en milieu rural tarnais.

Antoine THT

de femme

de femme les bras
que n'ai je déjà vu plus beau
que bras de femme
que n'ai je jamais léché goutté de meilleur
que bras de femme

en arrière saison ton manteau long
que je fais choir impatient trépignant
m'enivrant de toute la longueur de l'espace des muscles nus qui m'attirent
j'ai besoin de sentir toute leur force m'y épuiser

montre moi tes bras

j'ai besoin je veux
entre tes bras j'ai gouté la bonté
d'être victime à très grand souhait de leur chaleur qui m'impulse
que je peux déguster quand j'en mords un

encore un
encore un autre dont je me nourris
gouttant meilleur que des fromages fermentés
comme je mange tes épaules

et en veux encore
toujours plus

donne moi tes bras

de femme les fesses

que n'ai je déjà vu plus beau
que fess de femme
que n'ai je jamais léché goutté de meilleur
que fess de femme

en printemps ton string à dentelles noir
que je descends impatient trépignant
me découvrant une fatale beauté à laquelle ne peux résister
je cherche à m'y galvaniser ainsi mieux m'y attarder

montre moi tes fesses « de femme »
je cherche je veux
entre tes fesses j'ai vu le sublime
la matière de tes chairs qui hument fortement la joie
que je peux apprécier quand j'en goutte une

encore une
encore une autre dont je me délecte
gouttant meilleur qu'un lot de pâtisseries fines
comme je mange ton fessier

et en veux encore
toujours plus

donne moi tes fesses

de femme les pieds

que n'ai je déjà vu plus beau
que pieds de femme
que n'ai je jamais léché goutté de meilleur
que pieds de femme

en été tes spartiates à talon hauts
que je délace impatient trépignant
m'inspirant des odeurs suaves et lisses qui peuvent s'en dégager fortement
je tente d'en attraper les nuées pour mieux m'en abreuver

montre moi tes pieds

je tente je veux
entre tes orteils j'ai trouvé le rêve
d'attraper la douceur de leur senteur par delà les songes
que je peux savourer quand j'en gobe un

encore un
encore un autre dont je fais festin
gouttant meilleur qu'un de ces plats de viande en sauce
comme je mange tes longs ongles

et en veux encore
toujours plus

donne moi tes pieds

de femme les jambes

que n'ai je déjà vu plus beau
que jamb de femme
que n'ai je jamais léché goutté de meilleur
que jamb de femme de femme
en automne tes lourds collants épais
que je déchire impatient trépignant
m'imprégnant de la peau si aimable au touché sous jacente et si surpuissante
j'aspire à me laisser porter par la chaleur qu'elles émanent

montre moi tes jambes

j'aspire je veux
entre tes cuisses j'ai trouvé la joie
de par elles me laisser glisser sur leur frivolité

que je peux ressentir quand j'en lape une

encore une
encore une autre dont je me repais
gouttant meilleur que n'importe quel plat de fête
comme je mange tes mollets

et en veux encore
toujours plus

donne moi tes jambes

de femme les mains

que n'ai je déjà vu plus beau
que mains de femme
que n'ai je jamais léché goutté de meilleur
que mains de femme

en hiver tes petits gants de velours
que je retire impatient trépignant
me délectant du touché doux et soyeux qui me fait frémir le fond de l'âme
j'essaye d'envahir toutes tes pores par ma salive

montre moi tes mains

j'essaye je veux
entre tes doigts j'ai trouvé le bonheur
la plénitude de leur saveur m'imprégnant en tout point
que je peux sentir quand j'en avale un

encore un
encore un autre dont je me régale
gouttant meilleur qu'une cuisine cinq étoiles
comme je mange tes phalanges

et en veux encore
toujours plus

donne moi tes mains

de femme les seins

que n'ai je déjà vu plus beau
que seins de femme
que n'ai je jamais léché goutté de meilleur
que seins de femme

en saison absente ton soutien gorge
que je déboucle impatient trépignant

me lovant au sein du creux formidable que découvre sous somptueuse étoffe
je souhaite m'ensevelir au plus profond de leur beauté

montre moi tes seins

je souhaite je veux
entre tes seins j'ai retrouvé l'envie
de me laisser porter étant une ombre par la vigueur
que je peux déglutir quand j'en suce un

encore un
encore un autre dont je me sustente
gouttant meilleur qu'un petit déjeuner germain
comme je mange tes tétons

et en veux encore
toujours plus

donne moi tes seins

Antoine THT

Après des études, il entre dans la vie active à l'âge de 20 ans. Il écrit ses premiers poèmes en 2010 un peu par hasard avant que cette écriture ne l'anime entièrement.
Il n'a jamais été publié, n'ayant réellement tenté de soumettre ses textes que très récemment.

Emmanuelle Chaperon

A-MANTE

où la terreur
se donne en silence
au tourbillon aveugle
des remuements

Les vestiges mouvants décharnent la route molle, aller tout droit
pourtant vers
l'enfermement des horizons

où l'obscur
crée ses parois
l'opacité des ombres
défie la lumière

Les éblouissements électrisent les pupilles conduisent l'étincelle du
nerf optique aux
neurones dansent s'enchevêtrent grésillent en réseaux

où la folie
s'exalte
étanche sa soif
aux prunelles calmes

Vous, fantômes voraces, engloutissez ma violence dans le trou de vos
yeux d'ombre pour la recracher en gerbes crépitantes d'injures et de
salives tuyaux d'arrosage troués
éclaboussent mon visage

où le miroir
se cache sous sa surface
mon front
luit de souffrance

Vous existez par intermittences, gonflés comme des baudruches,
débordez des fenêtres,
vous réduisez à des chuintements, un sifflement d'air expire dans mon
oreille

où l'horizon
tremble des multitudes
les voix
sont les pièces du puzzle

Discours cassé, les éclats se fichent dans la dureté du réel fragmenté,
échos rebondissants,
faire un trou dans la boîte crânienne, un appel d'air

où le silence
perd son innocence
rend le masque
à la bouche vide

Les dents déforment les lèvres, le sourire illimité ouvre les yeux
tendus vers l'horizon dissemblable constellé de jaillissements et
d'orages

Emmanuelle Chaperon

Née en 1966, économiste de formation, elle a travaillé en librairie et comme animatrice d'ateliers d'écriture et écrivain public.
Depuis plus de dix ans, elle écrit sous des formes diverses et s'est tournée vers la poésie en 2021.

Pour complicité avec toi je refuse
La baudelairienne, elle, unit par un ricanement
Sur le mensonge qui serait l'unanime visage,
La passion commune à chacune et chacun
Affiliant la bonté à une imposture
Et l'optimisme à une béatitude idiote.
Inévitablement pipée, la franchise
Et ensemble, par le sarcasme, nous serions liés ?
Je nous sais fendus, je nous sais douloureux,
Qu'il y a balafre pour tous, irréparables
Ou rafistolés, les traumatismes après nos murmures
Dans les larmes d'une prière volontariste
Que nous les vaincrons perdurent d'une prégnance délétère.
Je ne conteste pas comme le cœur pue,
Comme nous sommes prodigues pour nos peurs,
Inutile de m'instruire sur la part fienteuse
Qu'au mieux nous grattons sur la peau de l'âme
Avec une endurance sombre faisant chouiner.
Ne recensez pas les détresses qui cognent au poumon,
Les ambiguïtés, omissions rendant décevant
Et toi, jeune ou âgé, patient ou impulsif,
Bavard ou taiseux, sévère ou désinvolte,
Entrevois-tu comme tu seras décisif
Si tu accueilles les mots autrement - comme une aile claire lancée vers toi ?
Je veux une vérité sans moquer la bienveillance,
Avec ceux qui croient à la survie d'une tendresse,
N'ont pas l'instinct d'offense, ne se gaussent pas de l'espoir
Et sans la vaine vivacité à provoquer,
Sans le rictus victorieux de celui qui démasque
Chez le voisin une faille, un manquement, un paradoxe,
Je te parle avec la pureté d'une exigence
À convoiter près de toi, plus loin, partout,
Comme notre nourrice dans son souvenir des heures
Où elle nous gardait préserve hors les cris de faim, les caprices,
Lumière des enfants que nous étions - la mansuétude.

*

Un ami affirme que la vérité est maigre,
Qu'elle ressemble à une herbe dans de l'ombre
Et nous aurions, nous, Hommes, à répéter
Comme une loi la réalité d'être peu
— Ignorés par le ciel et ses pluies, les mers, les rochers.
Notre mission ici-bas serait de confirmer
Avec une parole ténue, proche du chuchotement
Que les étoiles nous survivent, brillent du même éclat
Pendant l'agonie de quiconque, après quelconque ravage.
Nous les fragiles, serions plus judicieux en assénant
Notre finitude, nos os poreux, nos mains sans griffe,
L'effritement progressif de la mémoire.
Je lui réponds qu'il sera authentique en se faisant fils du cri :
Ses gencives saigneront de hurler avec ses pleurs
En cherchant son chemin dans le soir qui grandit
À travers le brouillard, quand urge de retrouver la maison.

Gabriel Zimmermann

Né en 1979, il a été accueilli en revues. En 2017, son premier recueil, *La soif et le sillon*, a été publié dans la collection « Anthologie » de la revue Triages puis l'année suivante, sont sortis *Depuis la cendre*, aux éditions Tarabuste et *Atlas de l'invisible*, chez Polder, préfacé par Jacques Darras.

En 2024 son nouveau recueil, *Plus loin que l'atelier*, paru en octobre a reçu le prix Max Jacob.

D'où

Je ne porte ni le nom de mon père
Ni le nom de ma mère
Est-ce que ça fait de moi une bâtarde ?
Une copine m'a dit
Les métisses c'est comme les chiens
C'est plus fort quand on mélange les races
Elle est japonaise
Pas mélangée
Sa race c'est le Japon
Sa mère vient de là
Sakura

D'où elle vient
Il y a
Des jupes plissées
Des lanternes des séismes
Des chats porte-bonheur
Des volcans

D'où je viens
Il y a
Une jungle des cochons
Des montagnes des fils électriques
Des mines des marchés flottants
Des enfants
Beaucoup d'enfants

Ça dépend d'où tu regardes
Elle dit ça aussi

*

Le monde

Le monde a besoin de pétales

Des pétales bleu argile perle coquelicot incarnat sépia mimosa menthe à l'eau lichen ébène miel acajou cannelle terre de Sienne

Le monde a besoin de pétales
Et le contraire aussi

Des pétales d'hélice d'étoile de bulle de cire de goutte d'escargot de liane de roseau de corne de racine de feuille de lune de coquille de ciel

Le monde a besoin de pétales
Quoi qu'il arrive

Des pétales doux rugueux moelleux visqueux piquants lisses soyeux brillants collants cotonneux
À peu de chose près

Des pétales blancs chantants vibrants bruyants silencieux

Quoi qu'il arrive

Le monde a besoin de pétales

J'en ai trouvé deux

Extraits du recueil inédit : *Ma bouche agite des torches dans le fleuve*

Beevy Jalma

Née au Vietnam, d'un père indien musulman et d'une mère vietnamienne en 1977, elle a grandi à Strasbourg.
Elle écrit de puis l'âge de 7 ans et fait vivre l'écriture dans les ateliers d'écriture qu'elle anime autant que dans ses écrits (poésie, pièces de théâtre, auto-fiction).

Comment ne pas entendre cet appel au milieu du jour
Une sorte de chanson mystérieuse

Un souvenir lointain
Pour
faire
rimer

L'amour
la poésie

Hélas aujourd'hui la maison est vide
Et les fleurs du jardin fanées

Sanctuaire profané mon cœur inutile
Je n'ai plus que le courage des livres
Ma bibliothèque de Babel

Si ma profession m'interdit cette plainte
Je ne serai plus le chanteur du temps
Qui découvrira mes blessures

La vie à l'identique
Et mon apologie poétique

*

Rue des Pénitentes

Quels détours ne m'imposes-tu pas mon sombre amour
Dédale des petites rues et des pavés disjoints

Les questions mes réticences ma froideur
Tu voulais savoir comment nous comprendre en anglais

La cathédrale dans la nuit quelle inspiration me guide
Tous les deux ensemble comme si cela allait de soi

Ensemble côte à côte si longtemps des nuits comme des amants
entre les voitures de police et les simples passants

Voyage immortel d'un autre continent
Charme nantais ville des contraires imaginaires

Chambre sordide
Le drap que nous déplions

À quelle folie conduit l'amour tu ne comprendrais pas
Les mots en trop les mots inutiles futiles volatiles

Comme deux amoureux dans la nuit
Ta marche incertaine sur les pavés

Mêmes rues détours l'endroit
L'adieu la chance et la musique

Il était une fois à Nantes
Rue des Pénitentes

Philippe Branger

Professeur de lettres histoire géographie, il a vécu trente ans à Tours.
Il a publié, une plaquette il y a fort longtemps et un recueil *Silencieuse mémoire* en 2022 aux éditions Valmont. Il contribue à la revue *L'Hôte*.
Il a gagné le prix du Crous des Pays de la Loire de la nouvelle en 2001, en ai écrit quelques autres mais ''attache surtout, en dehors de la poésie, à celle d'un roman.

Gabriela Marin

quintessence

souvent je m'interroge sur le fondamental
qui résonne en moi, comme une note étouffante
un appel très silencieux à la source
de mon être, où le reste se dissout
dans un élan inexorable et immense
vers la pureté de mon cœur

fondamental - essence des souvenirs
qui subtilement persiste dans ma mémoire
comme l'odeur d'un parfum qui me transporte
dans un univers de tendresse et d'oubli
où le passé pénètre dans le présent
faisant ressurgir les émotions les plus intimes

fondamental - présence si forte, si pure
qui réside dans l'ombre de mon cœur
teignant le fond de ma pensée
son éternité est ma sécurité
mon salut, mon amour, mon tout
le meilleur filtre pour l'avenir à venir

*

mon monde à moi

le monde ? Un miroir qui se reflète en nous
un écho de soi résonnant à chaque pas
un désir d'équilibre entre le vide et le plein
le rythme musical des silences éternels
sa beauté est dans les proportions parfaite
(le secret réside dans la symétrie des âmes)

le monde ? L'expression de l'union des êtres
un murmure subtil des esprits enfin libres
sa vie est la plus belle danse sauvage
un sourire éphémère, un combat perpétuel
un rêve, un conte de fées, un long voyage
une même chanson dans tout mon univers

Gabriela Marin

Professeure diplômée d'Anglais et de FLE, elle a publié des poèmes en huit langues dans des revues et sur des plateformes littéraires.

Georges Friedenkraft

Ode à Samuel Paty

C'est au bois d'Aulne le collège
nom romantique s'il en est
que son souffle se désagrège
que l'étincelle disparaît
dans la flamme de son regard
que son parcours de vie s'achève
par un misérable poignard

Il était un prof exemplaire
il commentait il expliquait
décantait les soupçons qui rongent
les enfants de deux hémisphères
il enseignait il disséquait
les idéologies sectaires
effaçait les monstres du songe
il pesait l'été et l'hiver
il éclairait l'obscurité
de dialectiques salutaires
il courbait la tête aux mensonges

Pleurons pleurons mes chrysanthèmes
du mal il est devenu cible
étalant au jour ses joues blêmes
il git quand un couteau le crible
au nom de Dieu – sombre blasphème
suprême insulte acte indicible
assassinat lourd d'anathèmes
atteinte au profond désarroi
Dieu est chemin vers le suprême
Dieu n'est pas lieu de traquenard
Dieu est la vie Dieu est la foi
Il ne porte pas de poignard

C'est à Conflans-Sainte-Honorine.
que l'histoire s'est terminée
piètre succès et un peu tard
son nom resté dans un placard
sera proposé en vitrine
au fronton des horreurs passées
regret tardif que l'on rumine
clôture de son odyssée

Georges Friedenkraft

Pseudonyme de Georges Chapouthier, né en 1945, chercheur scientifique et auteur de livres sur les animaux. Sur le plan littéraire, il s'est beaucoup intéressé à l'Asie, continent d'origine de sa femme, et a publié plusieurs anthologies consacrées au haïku.

Les entrelacs veineux des
Pieds de ma mère me
Submergent de mélancolie. Je veux me
Déplier me ren-
Contrer tirer mes
Flèches sans hâte-tendre et puis
Danser sur mes chagrins, cheveux à
Terre et bras tendus vers l'horizon
Aquarelle. Les grains de beauté du dos de l'
Homme tout près provoquent en mon très-
Fort intime de sensuels zigzags
Caresses. Les larmes des autres défont les
Nœuds, trop vite bat mon cœur en re-
Partance, tant la dérive je m'efforce de
calculer. Il faut
Tailler dans la rêche étoffe du
Temps, en travers et sans coutures. Je
Voudrais me couler dans l'instant, sous mes
Molles rides et le poli des surfaces. Me
Repaitre des brouillards
Automnaux de la
Nuance et du suc
Essentiel.

Vaillante et frénétique,
Inspirante butineuse dans
Ruche vibrante en rayons jaunes, à la
Merci de quelques prédateurs
Ailés, rampants ou bien
Rongeurs… Alvéoles en hexagonal et
Prismatique, couvain cire et pollen mêlés et
Ordonnés tout à la fois, mystère ancestral.
Insecte à l'effervescence zélée, l'
Abeille construit, nourrit, pollinise et vole,
Ballet infini, spectacle d'ailes et de sucs…
Sauvage ou domestique, solitaire ou bonne
Compagne, pourvoyeuse-ou non-d'or
Après saturation de nectar, l'abeille
Fournit gelée, cire, propolis ou
Même, venin ! L'émissaire est zébrée,
Vibrionnante et…
Essentielle.

***

Tel le papillon effaré par l'
Artificielle lumière qui perd sa
Poudre de vie sur les sombres
Arbustes… Tel l'oiseau affamé gâchant son
Ramage lustré en picorant l'humus
Forestier… Ou la fourmi ailée, qui peine à
Choisir son camp… et rampe et vole tour à
Tour… Je raccommode avec du fil doré les
Accrocs du passé… Tandis que
Commencent à nicher les
Vives hirondelles dans les angles des
Fenêtres… Attends-moi ! Non, pars…
Reste, viens, respire, non,
Tiens-moi, vas-y, pourrais-tu, non,
Fais comme tu sens, comme tu rêvais et
Rêves, enfin, je crois, tes yeux bleus
Tristes et rieurs dans notre même
Temps.

Émilie Dautremer

Passionnée par les mots et la nature, mère de 5 filles, elle habite aux portes du Morvan.

La fabuleuse nature alentours et ce que l'on nomme pudiquement les « événements de la vie » l'inspirent beaucoup et elle travaille aujourd'hui sur un projet de recueil.

Marianne Duriez

Échoué

À la pharmacie du village la veille de Noël
Il fait très froid dehors, il va neiger, c'est sûr
Un homme est assis sur un tabouret
Il sent mauvais, c'est un clochard
Il a un sac et une béquille
Plusieurs couches d'habits
La peau cendrée
Les yeux blanc neige
Il ne voit plus
Il est échoué
Dans tous les sens du terme
Dans une pharmacie de province
La veille de Noël un après-midi de neige
Le pharmacien gêné lui donne quelques pièces
Il fait ce qu'il faut
Il n'a pas besoin de lui demander de partir
Échoué
L'homme fait ce qu'il faut
Se lève difficilement
Et sort de l'officine
Il laisse tomber une petite boîte d'allumettes
Personne ne la ramasse
Tout le monde se sent un peu gêné
Un peu échoué
En ce vingt-quatre décembre
Où on lira peut-être aux enfants des contes de Noël
C'est un froid à lire *La petite fille aux allumettes*
Un froid à laisser s'épuiser les étincelles
S'éteindre la vie
Au coin de la rue
Devant la pharmacie

Marianne Duriez

Elle a une âme de nomade et la littérature au coeur.

Elle appartient au cercle littéraire des Têtes brûlées, groupe d'amis et artistes libertaires.

Après plusieurs années au Congo, elle vit actuellement à Madrid.

Ses textes sont publiés dans diverses revues de poésie.

Jean-Marc Feldman

En sol mineur (extraits)

J'entends par les champs des rigueurs
endurcis
par les forêts de hêtres
d'autres lignes de crête
ondes portées d'effronterie des branches nées de l'été
portées par l'absence même du désir de vaincre
portées par un lexique désuet
qui ne prêterait plus
à raillerie

*

J'entends le vague à l'âme
sa chevelure déliée
qui fredonne le gel
celui des pauvres hères
le chauffe en son giron
d'une obstination sourde
délivre les paroles
que seul un hiver sans espoir
peut sur l'herbe terrassée
engendrer

*

J'entends plus que je ne regarde
le sous-jacent
les vrais-semblants
sous les fausses apparences
faux-nez et postiches
Je crois deviner dans les troncs s'inclinant à l'ouvrage
dans la brume et le givre la gigue des écorces
la parure des songes
des enchanteurs à barbe blanche
des enchanteresses en longues robes de soie
petit peuple de nos légendes intimes
trop longtemps remisées

*

J'entends
qu'il s'agirait
vivant ces instants-ci sur cette terre
sur cette terre d'accueils
de convenir enfin du bonheur
d'enfreindre les dictats
lois de demi-dieux faux prophètes
renaître à l'écriture des justes
pour tracer dans le rêve
sur les peaux de chagrin
sur la froidure des jours
sur les lambeaux d'hivers
une broderie

une danse de lucioles bariolées
une tarentelle portée par les vents de Nord
leurs teintes embrasant la jointure des mains

*

J'entends
du rien profond du silence
un adagio en mode mineur
une mélopée indistincte et inconnue
qui s'empare des chairs
intrigue
et affermit le pied
intrigue
et nous dépose fraternels
libres et égaux

Jean-Marc Feldman

Né à Paris en 1957, il vit dans les Alpes, où il fut instituteur.
Il a participé à de nombreux projets de créations culturelles.
Ses textes sont publiés sur son blog *l'Ancre Nomade* et dans plusieurs revues.
Il est l'artisan de la revue poétique *Hespérie*

Mira, mira

« Mira mira »
Alors je regarde. Au mieux, je vois.
Tout autour, il n'y a que de vastes étendues noires.
« Vivo cerca de un volcán, esta montaña es mi hogar. »
Son foyer. Alors j'observe.
Les couleurs m'apparaissent, se fusionnent, s'enchantent à mes yeux, et je vois.
Lui, debout, face au rouge et noir des cendres du volcan. Lui, face aux reflets verts des plantations.
Il se baisse et sa silhouette éclate l'environnement telle une montagne vibrante.
Il caresse le chat ronronnant.
Sa silhouette est une palette qui peint un nouvel horizon.
« Vivo cerca de un volcán. ¿Ahora te das cuenta ? »
Oui. « Creo que tú eres el volcán ». Il rit et le paysage s'illumine

Marina Cominges

Étudiante en études culturelles à l'université de Montpellier, elle travaille également dans le domaine du cinéma.
L'écriture poétique l'accompagne depuis l'adolescence, un espace d'intime et de regard qu'elle partage pour la première fois.

Car je suis à moi seul une constellation d'étoiles éteintes

J'écris parce que je ne suis pas prêt
J'écris comme une médecine qui guérit
Et qui aurait cru que je sauverai le monde à moi seul
Ce que j'écris c'est beau mis je n'y comprends rien
L'aveugle en moi-même me guide
Il me faut ébrécher la poésie de papa
J'entame mon deuxième tour de piste en poésie moderne
Je ne suis seul que l'intérieur
Je n'ai rien dans la vie pas même un premier rôle
La haine vient du cœur je crois
Tous ces cœurs de merde et de titane
Écrire sans formule
Sans remède biologique
Je consulte deux fois l'oracle de service
En vain
Car Dieu filtre mes prières d'enfant
D'adulte aussi

*

Et pourquoi suis-je devenu si heureux

Et oui
Je me fous pas mal de la poésie de papa
Je ne crains pas le mental d'acier de la bête
Est-ce une mouche psychique qui me survole
Le poète ment aux enfants dans la vraie vie
Et qui m'a désigné poète de service
Là où il y a des limites je m'égare
Je me réjouis d'être un faiseur d'évangiles
Et sous sérum de vérité j'écris encore
Pourquoi la vie est si pute avec moi
Dans mes mots les anges se percutent en plein vol
J'écris là où chaque centimètre carré à son importance
La poésie ne me délivre pas du mal
Bien au contraire
Et me revient dans la gueule la part obscure

*

Des mille pires poèmes que j'ai écrits figure celui-ci

Et je me vois faire des manœuvres magiques avec la poésie moderne
Croyez-moi tout reste à dire dans ce domaine
Je suis un hiver froid et nucléaire
D'être enfin reconnu comme le plus grand poète de ma génération ne m'emmerde pas trop
D'être et de n'être pas revenu au bercail là est la question
Le paradoxe
Et je crache au visage du bourreau
De l'oracle aussi
À mon passage le ciel rentre ces étoiles chastes et naïves
Prédateur que je suis
Prédateur des nouvelles peaux
J'écris pour que l'alcool devienne pisse
J'écris là où n'arrive pas la lumière
Sans évidence

Stéphane Casenobe

Né en 1973 à Saint-Ouen. il se consacre au théâtre à 19 ans et participe à plusieurs projets nationaux.
Parallèlement à cela il publie dans plus d'une centaine de revues et anthologies. Le dernier « Non ! Les étoiles ne nous sont pas destinées ».

Souvenirs du futur

Souviens-toi que l'avenir file vers l'embouchure
Avant qu'il ne me reste que miettes à écosser
Rattrape la présente barque à la dérive
Avant de te souvenir que je n'ai pas vécu.

*

Ferme ouverture

Mon esprit disais tu, s'ouvre aux fermetures
Ton esprit pourrait-il en cessant d'y penser
Refermer les désirs qui s'ouvrent dans ton cœur
Sans enfermer la vie qui les a engendrés ?

*

L'aube écrit la fin

Puis un jour sur le mur de la prison d'en face
L'aube écrit le mot fin en lettres recommencées
Faut-il mourir au chemin pour se remettre en route ?
Faut-il faire demi-tour pour reprendre la marche ?

Patrick Gillard

Jeune retraité il vit en Belgique où il crée le Cercle de Poésie de Couvin.
Il retrouve l'écriture poétique qu'il avait délaissée pendant plus de quarante ans.
Ses textes sont publiés dans de nombreuses revues.

absurde

labyrinthe qui tremble ou chemins qui bifurquent
je ne suis que l'enfant d'une éternelle lutte

yeux à demi fermés je recherche un refuge
mes derniers sentiments se perdent dans les nues
je fais face à l'aurore et face au crépuscule
est-ce moi-même ou non que mes lèvres insultent ?

adieu ma vie est nue adieu ma vie est une
je m'égare à jamais entre sens et absurde

*

nue

neuf mois de gestation et pourtant naître est brusque
l'enfance est à jamais la première blessure
quelques gouttes de pluie infirment ma peau nue
qui sait si je chuchote ou qui sait si je hurle ?

que ce soit dans l'ennui ou dans la turpitude
j'ai comme l'impression qu'un dieu me persécute
existence ou néant tout n'est plus que scrupule

j'ai des pleurs pour chacun et des pleurs pour chacune

*

solitude

dois-je apprendre à aimer ma propre solitude ?

Le sens de l'existence échappe aux libellules
enfance révolue et jeunesse caduque
mes yeux ont pour pleurer ruses et subterfuges

être humain je me livre aux nuées et aux brumes
sens ou absurdité est-ce que dieu me dupe ?
Je ne sais pas quel sens donner à mes blessures

je murmure quelle heure ? On me répond aucune

Sacha Zamka

Né en 1995, il découvre Vienne, New York, Montréal après ses études et se consacre à l'écriture de nouvelles et de poèmes.
Ses écrits, hantés par l'enfance, interrogent le deuil, l'identité, la mémoire.
Il a publié un recueil *Poussière et grâce* chez Encres Vives.



Marie-José Pascal

Dans les plis de sa robe de deuil

Si ta voix est étouffée par les rumeurs
D'un monde décadent, si tes larmes
Sont à sec tel un puits déserté
Par l'abondance des pluies,
Es-tu sûr, vraiment que ton cœur
Bat encore dans ta poitrine ?
Que ta bouche jusque-là muette
Est capable de transpercer d'un cri
Les murs de silence, les chapes
De plomb de l'horreur,
Pour dire sans retenue l'impensable
Et secouer sans faiblir les grelots de la révolte.
Tu sais, vieux frère, l'humanité se cache
Dans les plis de sa robe de deuil
Et laisse parfois danser des franges de lumière,
Mais simplement, il faut y croire.

Marie-José Pascal

Elle est née en 1952. Elle a publié dans des revues dès l'adolescence.

Elle est l'auteur de plusieurs recueils dont *Les étoiles sous la cendre*, publié par le Capital des Mots en 2020.

La Sève incandescente,
Yahya Yachaoui, préf. Flora Artaud, éd. Polyglotte-C.i.c.c.a.t, Coll. Voix Boréale, 100 p., 2025



Reviviscence

Yahya Yachaoui publie chez Polyglotte, grâce au talent de Nasser-Eddine Boucheqif, un livre qui se donne à comprendre dès le titre du recueil, comme principiel. Je relève ici le mot *sève* qui parcourt le recueil. Et c'est bien avec le lien, dû souvent aux épithètes dont le champ lexical est celui de la naissance, que se forment les prémisses d'un récit mythique, le début d'une épopée. Temps épiques du commencement qu'illustrent des mots comme : *noyau*, *aube*, *berceau*, *origine*, *source*, *racine*, *portail*, *vierge*, *immémorial*, *renouveau*, *éveil*, *promesse*, *semences*, *aurore*…

Il descendit en toi, creusant
Un passage vers l'aube renaissante.
Il est tombé, oui, mais non sans semer
La flamme d'une révolte immortelle.

Le poète semble ne pas être à l'aise avec le monde d'aujourd'hui : celui de la communication à la vitesse de la lumière, du contrôle de fait des esprits et des âmes, de la confiscation du libre arbitre au profit de calculs mercantiles, du caractère inhumain des algorithmes, d'un monde dépeuplé de ses abeilles. Il lui préfère les faits épiques de Prométhée, par exemple.

Ils ont remplacé l'arbre par la carte fluide,
La forêt par la trace, l'instinct par le guide.
Le monde se réduit à des routes tracées,
Des rêves bornés, aux frontières fixées.

Il y a beaucoup d'autres pistes à suivre pour révéler l'ensemble du discours poétique de Yahya Yachaoui (qui est poète et enseignant), à travers ces pages très expressives, qui semblent errer avec elles-mêmes dans un univers verbal riche et complexe, devenant parfois incandescent et restant toujours sincère.

Ô zestes d'aube, éclats sublimes d'un soleil naissant,
Comme l'ardeur d'un oranger dont le fruit d'or se livre à la main,
Vous, messagers foudroyants, par vos feux divins
Transformez l'air ambiant en un hymne à l'espérance.

Donc, une littérature lucide et cependant qui espère.

Didier Ayres

Ma vie jusqu'à la tienne,
Frédéric Dieu, éd. de Corlevour, 2026, 80 p.



Perte

Dès le premier poème du recueil, nous nous trouvons dans la déploration, celle de la disparition du fils. Un accident à 20 ans dont témoigne aujourd'hui un cri impossible à prononcer. Que fait triompher la mort du fils ? La foi ? Le destin ? L'angoisse ? C'est à une sorte de prière que le poète se voue ici.

Un cri que je ne connais pas. Un cri qui ne te connaît pas.
Un cri qui ne sortira pas, plus insoutenable pour cela.
La mort, ta mort, impensable impossible.
La sentence la peine capitale dans la lumière pure de février.

Revenons à la mort du fils, comme si l'on pouvait expliquer, chercher à comprendre quelque chose dans les voies incompréhensibles des secrets de la vie. La mort est une étape, pas une conclusion. Personnellement, j'ai toujours pensé que la mort attendait à un endroit précis, à un moment établi depuis les anciennes Parques, et qu'elle atteint quand elle veut, indifférente à la douleur des êtres, car elle est puissance aveugle ; nous sommes donc fragiles devant elle. Elle suscite la révolte, la lutte et aussi les larmes et les sanglots. Elle est en deçà du poème. Il y a une sorte de gouffre que la connaissance intuitive rend abordable, par les mots, par l'imaginaire ; et c'est le seul moyen de surseoir à la souffrance. Chaque jour est une nouvelle tombe pour ceux qui sont encore sous le jour, et aucun disparu ne s'efface à proprement parler.

Ce qui reste ici dans cette sorte de prière, se sont de courts vers, très simples, presque secs, qui traduisent la sobriété d'un deuil, sa tendance vers la nudité (et quelle impression folle que la terre couvant le défunt).

Dans le silence, il y a ma vie, et la tienne, dont on ne sait dont on ne peut rien dire.
Vent visible seulement dans ce qu'il meut et fait trembler.
Il y a ma vie que je laisse aller jusqu'à la tienne, que je ne retiens pas. Il y a ta vie que je ne retiens plus dans la mienne.
Dans le silence il y a ma vie que tu fais doucement passer dans la tienne.

Frédéric Dieu est poète et critique littéraire.

Didier Ayres

Parce que vous aimez la poésie
Parce que vous voulez sortir des sentiers battus
Parce que vous ne vous arrêtez pas à la peur
Parce que vous préférez le doute aux certitudes
Parce que ce n'était pas mieux hier
Parce que vous n'avez pas peur des mots
Parce que vous voulez regarder devant vous
Parce que l'avenir a un nom
Parce qu'après vous l'espoir
Parce que le monde se construit avec des mots
Aussi

Nous vous invitons à nous adresser vos textes inédits et ceux de vos recueils à paraître que nous mettrons en avant dans la revue LIBRES MOTS. Chaque numéro est publié le premier jour d'une nouvelle saison.

Notre propos n'est que d'ajouter une goutte d'eau à la multitude des publications pour nous tenir debout et dire le monde avec ses grandeurs et sa brutalité, ses beautés et ses faiblesses, pour nous libérer des inquiétudes et participer d'un avenir meilleur.

La poésie n'est pas indispensable, mais on vit bien mieux avec.

Publication trimestrielle en ligne au format PDF

Le Capital des Mots
Association de poésie fondée en 2015

Internet : https://www. lecapitaldesmots.fr

Direction : Éric Dubois | barbatux@yahoo.fr

Secrétariat : Pierre Kobel | libresmots@proton.me

Contact : Éric Dubois, 15 avenue du Président Wilson, 94340 Joinville-le-Pont

ISSN 3038-3854